

**Zeitschrift:** Revue de linguistique romane  
**Herausgeber:** Société de Linguistique Romane  
**Band:** 34 (1970)  
**Heft:** 135-136

**Artikel:** Rencontre de synonymes et pénétration du français dans les aires marginales  
**Autor:** Gardette, P.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-399477>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 20.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## RENCONTRE DE SYNONYMES ET PÉNÉTRATION DU FRANÇAIS DANS LES AIRES MARGINALES\*

A Bengt Hasselrot,  
citoyen de la Francoprovençale,  
pour son soixantième anniversaire,  
en témoignage d'admiration et d'affection.

On a déjà beaucoup écrit sur la rencontre des homonymes. On les a représentés opposés dans une lutte sans merci, fatale à l'un des deux, ou même aux deux combattants. John Orr a parlé avec humour de ces batailles des anciens temps, et aussi des rencontres moins sanglantes des paronymes et des métamorphoses que leur a imposées l'étymologie populaire<sup>1</sup>. Laissant à mes grands devanciers l'étude de ces mots de forme identique ou ressemblante, j'ai fait le projet d'examiner ce qui se passe lorsque deux mots, de forme différente mais de sens identique (deux synonymes) se rencontrent. Ou plutôt ce projet s'est imposé à moi, tandis que j'étudiais les cartes de l'*Atlas linguistique et ethnographique du Lyonnais*. Dès le premier chapitre, beaucoup de cartes m'ont présenté des rencontres de synonymes. Et leur histoire m'a semblé assez riche d'enseignement pour être ici contée.

\* Un résumé de cette étude a été présenté au VI<sup>e</sup> Congrès international de Langue et de Littérature d'oc et d'études francoprovençales, en août 1970 à Montpellier, sous le titre « La pénétration du français à la frontière du provençal et du francoprovençal ». — Voir la liste des abréviations à la fin de cet article.

1. Je renvoie ici à quelques articles qui me paraissent révélateurs de la pensée de J. Orr. Sur l'homonymie : « On Homonymics », in *Studies presented to Mildred K. Pope* (Manchester, 1939), p. 253 ; « Le français aimer », dans *Mélanges Mario Roques*, t. I, 1951, p. 217-227 ; « Prolégomènes à une histoire du français songer », dans *Essais d'étymologie et de philologie françaises* (Paris, 1963), p. 76-92. Sur l'étymologie populaire : « L'étymologie populaire », dans *RLiR* XVIII (1954), p. 129-142 ; « Mensonge copeau de rabot », dans *RLiR* XIX (1955), p. 206-209.

I. RENCONTRE DE SYNONYMES ;  
LA SPÉCIALISATION DE SENS OU D'EMPLOI.

Les langues littéraires semblent accepter la synonymie. On dirait même qu'elles la recherchent, conservant pour cela les mots du passé, acceptant des mots d'emprunt, formant des mots nouveaux. Ainsi : *mort*, *trépas*, *décès*. Mais qui ne voit qu'il s'agit là de faux synonymes, dont l'emploi est différent selon le style que l'on prend ? Ces prétendus synonymes ne peuvent continuer de vivre côte à côte qu'à la condition d'avoir chacun son rôle : ils ne sont pas totalement ni toujours interchangeables <sup>1</sup>.

Les patois connaissent, eux aussi, de ces presque synonymes. Par exemple, la carte 33 de l'*ALLy* nous présente les dénominations du gros rouleau de foin que l'on fait avant de charger le foin sur le char. Or, au point 40 (Poleymieux, au nord de Lyon), se rejoignent les aires de deux mots entièrement synonymes puisqu'ils désignent l'un et l'autre ce même rouleau de foin : *rula* et *trwaita*. Tous deux coexistent au point 40 ; cependant *trwaita* a glissé du sens de « rouleau de foin » à celui, très voisin mais différent, de « foin rassemblé, lorsqu'il n'y en a pas assez pour faire un véritable rouleau ».

Les patois semblent en effet moins disposés que la langue littéraire à se créer par synonymie un riche vocabulaire. Plus précis que le français quand il s'agit des choses de la terre, mais moins aptes aux nuances de sens quand ces nuances n'ont pas d'importance dans la vie paysanne, ils appellent *rouleau* ce qui est « rouleau » (= tas de foin allongé, destiné à être chargé), mais *tas* ce qui est simplement un « tas ». Ce n'est que par exception qu'un village comme Poleymieux a fait place à deux noms du rouleau de foin, en obligeant d'ailleurs l'un des deux à glisser vers le sens de « tas » <sup>2</sup>.

1. Cependant Gh. Bulgăr affirme dans les *Mélanges Alf Lombard*, Lund, 1969, p. 55 : « Il faut admettre l'existence des synonymes malgré le scepticisme des linguistes qui contestent l'équivalence possible des termes ». Et il donne comme exemples de synonymes : *accomplir-achever-exécuter*. Pour juger de cette synonymie il suffit de remplacer *achever* par *accomplir*, puis par *exécuter* dans le vers de La Fontaine (XII, 13) « Laisse-les, je te prie, achever leur repas » !

2. Les documents d'archives nous conservent parfois la trace d'anciens synonymes dont l'un a disparu parce que, probablement, il n'avait pas pu glisser vers un sens voisin. Voir par exemple l'histoire de *mastra* « coffre, pétrin » en ancien forézien dans « Étymologies lyonnaises et foréziennes », *RLiR* XXIV, 1960, p. 116-118, et dans « Les textes non littéraires et le vocabulaire franco-provençal », *RLiR* XXVI, 1962, p. 363-375.

## 2. L'HYBRIDATION.

Les patois (nos patois du moins, ceux du francoprovençal de l'ouest : du Lyonnais et du Forez) préfèrent, me semble-t-il, une autre solution au problème que pose la rencontre géographique de deux mots synonymes : cette solution est l'hybridation. En voici quelques exemples.

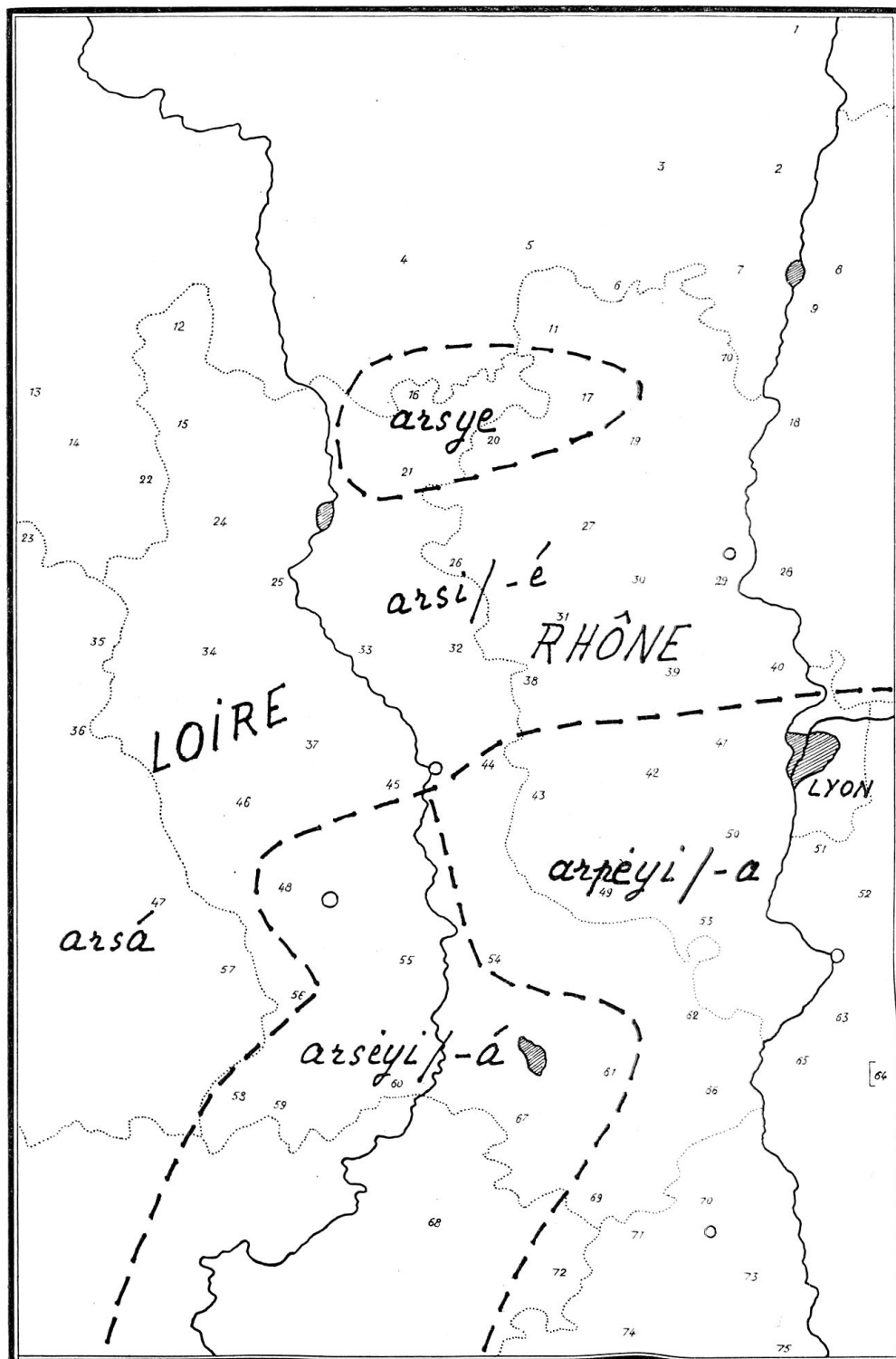
*arseyi* « herser », *ALLY* 52, *ALMC* 899, *ALF* 1594.

Le verbe français *herser*, dérivé du substantif *herse*, venant lui-même du latin *HIRPICEM*, a envahi aujourd'hui la plus grande partie de la France. Sous des formes patoisées *arsi*, *èrsa*, etc., il occupe largement la moitié nord des départements du Rhône et de la Loire. Au sud, survivent les formes *arpeyi*, *erpeya*, *arpejè*, qui présentent le traitement, à la fois provençal et francoprovençal, de *HIRPICARE* : conservation de la prétonique. Ces formes dessinent une aire cohérente qui s'étend non seulement sur le sud des départements du Rhône et de la Loire, mais sur ceux de l'Isère et de la Drôme presque entièrement, sur le nord-est de la Haute-Loire et l'est de l'Ardèche. L'*ALF* indique encore des survivances d'*arpega* dans l'Hérault, l'Ariège, la Gironde, les Landes et les Basses-Pyrénées. Partout ailleurs, règne le fr. *herser* : *arsi*, *arsa*... Voir cartes 1 et 2.

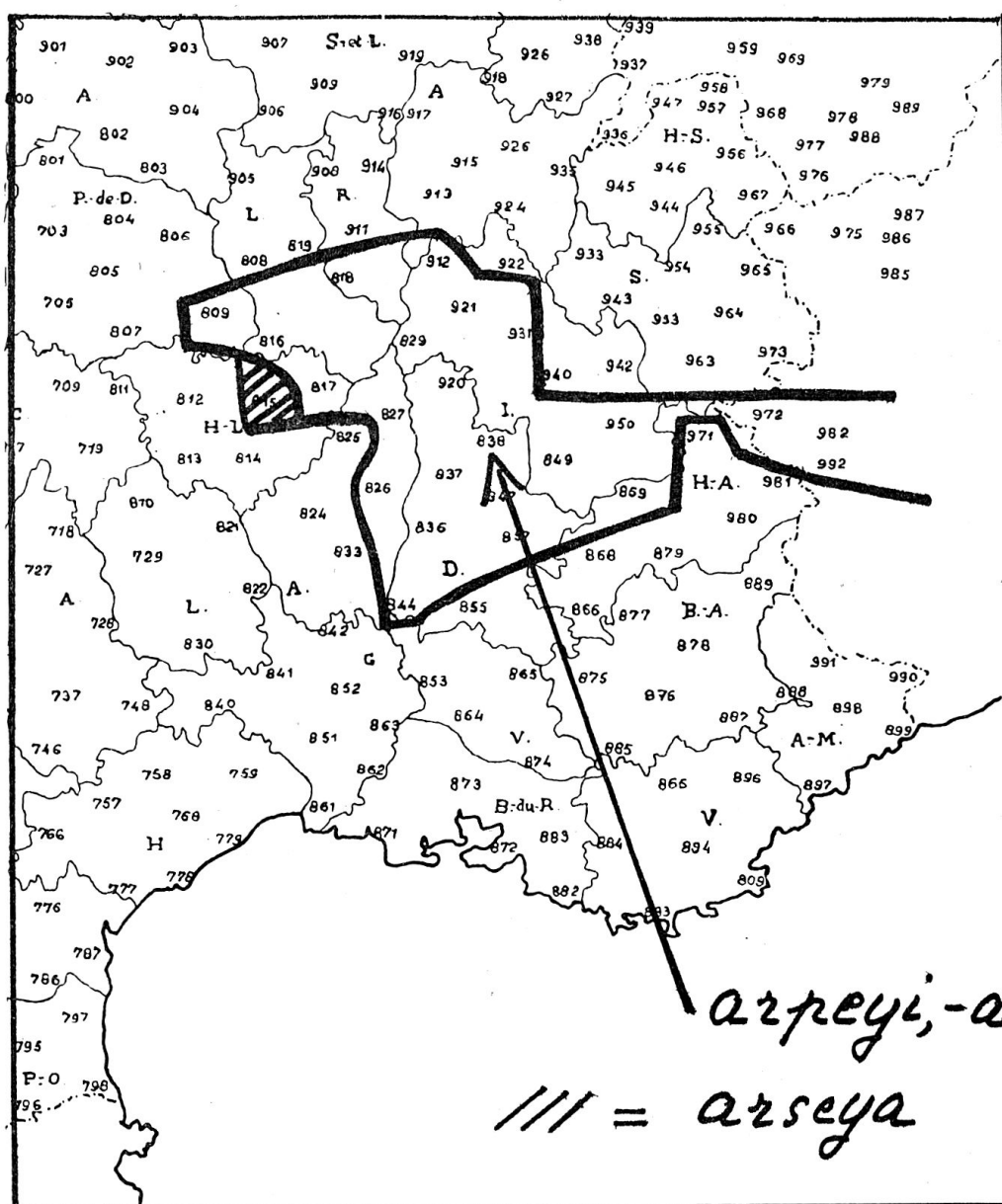
Or à l'une des zones de contact de l'aire d'*arpeyi/-a* et de l'aire tentaculaire d'*èrsa*, dans le sud du département de la Loire, apparaît une autre forme, *arseyi/-a*, dont l'origine n'est pas phonétique mais qui à l'évidence est un hybride, produit par la rencontre de *arpeyi/-a* avec *arsa*. Nous avons indiqué cet hybride dans l'*ALLY* aux points 48, 58-61, et sous la forme écrasée *arsya* aux points 67, 68. M. Nauton, de son côté, l'a consigné au point 2 de la carte 899 de son *ALMC*<sup>1</sup>. Plus au nord, dans la région conservatrice des monts du Beaujolais, aux points 16, 17, 20 et 21 de l'*ALLY*, une petite aire-témoin conserve *arsya/arsyé*, qui est un ancien *\*arseyà/-é*. Et il est encore possible que les *area/areé*, qui parsèment le nord du domaine francoprovençal soient d'anciens *arsya/-é*, le *é* étant le produit normal de la palatalisation de *s* par *y*. On peut donc admettre que la forme *arpeyi/-a*

1. Si l'on veut bien regarder la carte n° 2 on verra qu'Edmont n'a relevé l'hybride *arseyá* qu'au point 815 dans la Haute-Loire. Le réseau un peu lâche de son enquête et, d'autre part, la valeur médiocre du témoin du point 816 ont eu cette conséquence qu'Edmont n'a pas connu l'aire forézienne *arseyi*, *-a*.





CARTE I. — « Herser » d'après la carte 52 de l'ALLY.



CARTE 2, faisant apparaître l'aire d'*arpeyi*.  
D'après la carte 1594 de l'ALF.

a occupé autrefois tout le francoprovençal ou sa plus grande partie, ce qui est très vraisemblable, puisqu'on sait combien longtemps le franco-provençal a été rebelle à la syncope qui venait de France ; et l'on peut admettre aussi que la rencontre de l'envahisseur *herse* et de l'envahi

*arpeyi/-a* a été suivie d'une prolifération d'*arseyi/-a* dans tout ou presque tout le domaine <sup>1</sup>.

Voici maintenant, plus rapidement présentés, trois autres exemples d'hybridation, pris presque au hasard dans le premier volume de l'*ALLY* :

*nayã*, *muyõ* « nœud du lien de la gerbe », *ALLY* 63.

Dans toute la partie francoprovençale de cette carte, règne une forme *mayõ* (*moyõ* en Lyonnais). C'est un dérivé du frpr. *maïe*, que Duraffour a enregistré dans deux localités de l'Ain, au sens de « lien de fagot », et que nous avons consigné dans le *GFPF*, n° 6097 (voir aussi *FEW* 6, 15 b). Il semble que *mayõ* est une création de notre région lyonnaise.

Au nord de l'aire *mayõ* on trouve le mot qui désigne toute sorte de nœuds, *nu*, du latin *NODUS*, mais aussi *muyõ*, qui semble être un dérivé de \**NODICULUS* (*FEW* 7, 170). Et dans la région où *mayõ* et *muyõ* se rencontrent, on n'est pas étonné de trouver des formes hybrides, qui ont quelque chose des deux : *nayã* au point 1, *muyõ* au point 6.

*grabutó* « une jointée », *ALLY* 108.

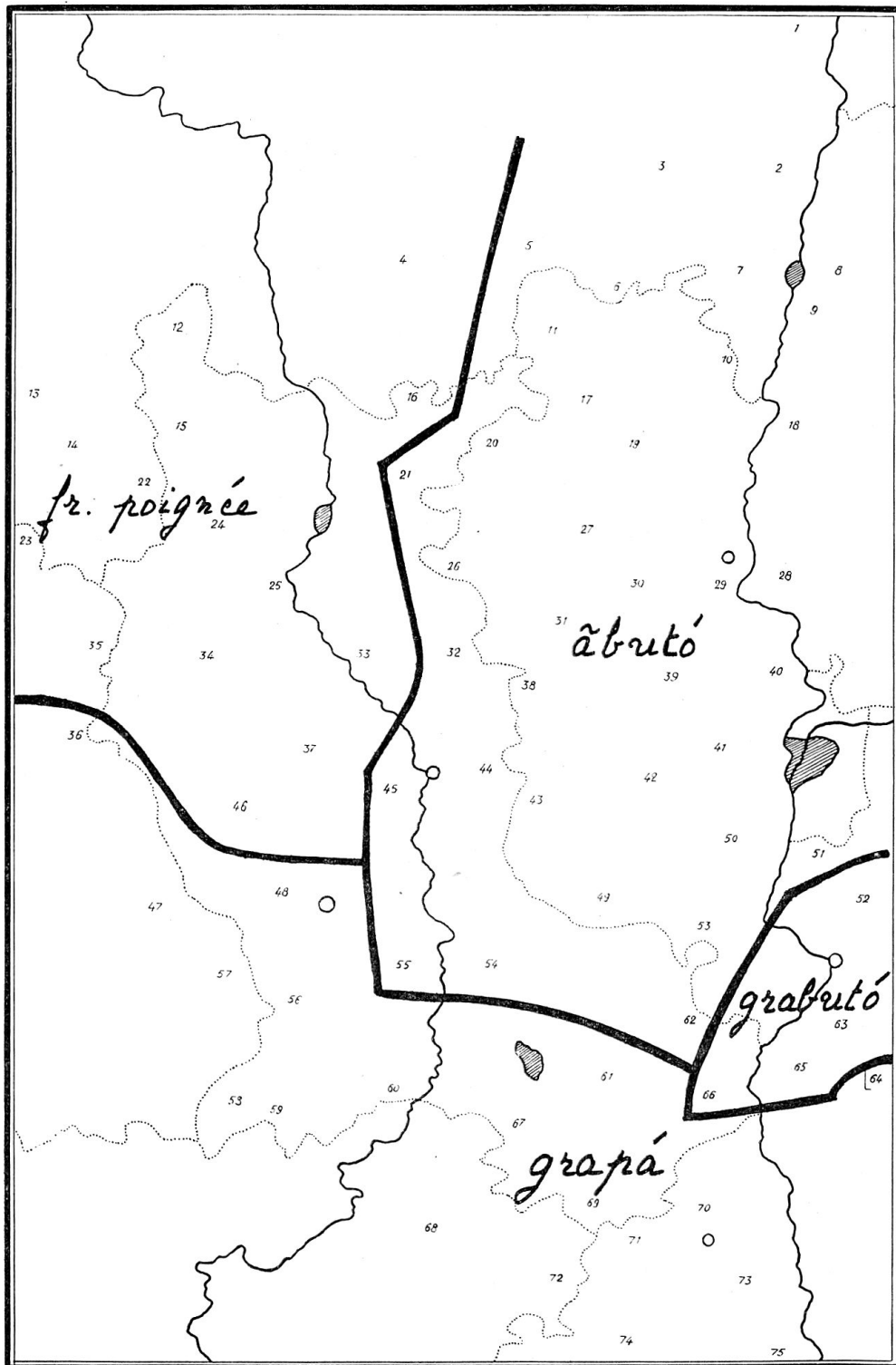
Tout le Lyonnais conserve, pour désigner la jointée (quantité de grain contenue dans les deux mains rassemblées), le vieux mot *ãbutó*, dérivé d'un gaulois \**AMBOSTA* + suffixe *-ATA* (*FEW* 1, 85, Duraffour *GFPF* 758 et 2004). Dans la région de type occitan, située au sud du Lyonnais, nous rencontrons le type de langue d'oc : *grapa* (*FEW*, 16 358 a, *ALMC* 1021). Et, au point de rencontre des deux aires, nous trouvons une forme qui a pris sa première syllabe à *grapa* et les deux suivantes à *ãbutó* : *grabutó*, aux points 52, 63, 65, 66 <sup>2</sup>. Voir carte 3.

*jãtr* « jantes », *ALLY* 175.

Pour désigner les jantes d'une roue, le Lyonnais conserve un vieux mot francoprovençal : *ẽtr*, dérivé du verbe *entrer*, la caractéristique des

1. *arseyi* a emprunté *ars-* à *arsa* et *-eyi* à *arpeyi*. Nous avons trouvé un autre hybride au point 55 : *arsupyà* qu'un contrôle me permet de corriger en *arsépüa* (*arsé* de *arséyi* + *-pyá/püá* de *arpeyá*).

2. L'aire de *grabutó* ne doit pas s'étendre beaucoup à l'est de notre carte : le reste du domaine francoprovençal ne semble connaître que le type *ãbutá* (Duraffour *GFPF* n° 758 et 2004). André Devaux a relevé dans les Terres froides une forme curieuse *brutá* « une poignée, une petite quantité de nourriture pour les bestiaux » (*DTF* n° 1075) ; c'est évidemment le produit d'une contamination d'(*ã*)*butá* par *brutá* « brouter ».



CARTE 3, faisant apparaître l'aire de *grabrutó* « jointée ».  
D'après la carte 108 de l'ALLY.

jantes étant d'être ajustées dans un assemblage solide. Au nord de l'aire *êtr*, se trouve le français *jât*. Et, naturellement, une localité mitoyenne de l'aire lyonnaise et de l'aire française s'est créé un hybride d'*êtr* et de *jât* : *jâtr*, au point 2<sup>1</sup>.

Ce phénomène d'hybridation dont nous venons de saisir le mécanisme dans nos patois<sup>2</sup> grâce aux cartes linguistiques, est depuis longtemps connu des linguistes. Ils l'ont noté dans les langues littéraires et lui ont donné le nom de « contamination ». Une bonne présentation nous en est faite dans la *Grammaire historique de la langue française* de Kr. Nyrop, t. 1, § 524, qui cite Vaugelas « Il y en a mesme à la Cour qui de *feu* et de *défunt* font un mot, et disent *défeu* mon père ». Certaines de ces formes barbares ont réussi à se maintenir dans la langue aux dépens de la forme première. Ainsi *comparaître*, produit de la rencontre de *comparoir* et de *paraître*, *meugler* de *beugler* et *mugir*<sup>3</sup>. La plupart ne survivent pas à la

1. Il peut arriver que les mots qui se sont rencontrés pour donner naissance à un hybride ne soient plus aujourd'hui en contact, ayant reculé devant de nouveaux venus. La présence de l'hybride, qui est évidemment leur « fils » oblige à admettre que les « parents » ont été autrefois présents en ce lieu. C'est le cas de *obéru* « tas de gerbes droites » du point 56 (Saint-Jean-Soleymieux, Loire) de la carte 65 de l'*ALLY*. Curieux nom : la phonétique nous poussait à y voir la forme patoise d'*Obéron*, le nom du roi des elfes ! Mais cette phonétique-là nous entraînerait vers une poésie qui n'a rien à voir avec la science. Regardons plutôt du côté des parents possibles de ce petit monstre. L'un d'eux est tout près : c'est le suffixe *-eru/eru* qui se trouve aux points 57, 58, 59 dans *gurbéru/-u* et au point 68 *dzarbéru*. L'autre, c'est évidemment *óbó* du point 41 (*ābyu* à 39, *bó* à 3). Ce mot, qui est aujourd'hui en recul et dont il faut rechercher les traces dans toutes les cartes qui parlent de tas ou de meules de céréales (cartes 67 « meule de gerbes dans le champ », 68 « tas de gerbes dans la grange », 70 « grosse meule ronde ») a été autrefois présent dans tout le domaine. Il a évidemment rencontré des mots en *-eru*. Adieu, « le nain vert Obéron » !

2. On pourrait produire bien d'autres exemples. En voici encore deux. Le balai à vanner (carte 98 de l'*ALLY*), presque inusité aujourd'hui, porte le nom de *dra<sub>i</sub>* et de *dra<sub>i</sub>v/drūiv<sub>o</sub>* : *dra<sub>i</sub>* est le nom du crible (*ALLY* 100, *FEW* 3, 153, \**DRAGIU*) ; *dra<sub>i</sub>v/drūiv<sub>o</sub>* est un hybride de *dra<sub>i</sub>* et de *kwa<sub>i</sub>v/kūiv<sub>u</sub>* « balai » (*ALLY* 593, *FEW* 11, 323, sous \**SCOPIARE*). Le fouet se nomme *fwé/fwa<sub>i</sub>* en Lyonnais, *dya/dja* en Forez ; à la rencontre des deux aires on trouve à 13 la forme *djwa*, qui paraît être un hybride de *fwé* et de *dja* (*ALLY* 131).

3. Dans un article récent, M. G. Tilander explique l'*a* de *eau* par une contamination des deux formes *ewe* et *awe*, *Mélanges Albert Henry*, 1970, p. 313. Dans l'*Atlas linguistique de la Wallonie*, 2, L. Remacle a noté que certaines formes s'expliquent vraisemblablement par une contamination produite à la rencontre de deux aires. Par exemple, la forme *lza* « leur » doit être le résultat de la rencontre de *læ* et de *lzi* (p. 117, voir une liste de cas de contamination, p. 350).

confusion qui leur a donné naissance, si ce n'est comme anecdotes à narrer entre gens du métier <sup>1</sup>.

### 3. PROLIFÉRATION D'HYBRIDES ET RECOURS AU FRANÇAIS.

Les exemples que nous venons d'étudier présentent des cas d'hybridation simples ; ils résultent de la rencontre de deux mots seulement. Lorsque ce n'est plus deux, mais trois mots ou plus qui entrent en contact, on se trouve en présence de cas plus complexes, plusieurs hybrides associant dans diverses combinaisons les éléments des trois mots primitifs. Certaines cartes seraient incompréhensibles si l'on ne connaissait le mécanisme de ces combinaisons. Voici, par exemple, dans l'ALLY, la carte 91 « une botte de paille ». Voir carte 4. Trois mots principaux occupent des aires plus ou moins vastes. Ce sont :

1<sup>o</sup> *klæ* (*kyæ*, *klé*, *klé*), qui dessine une aire triangulaire au sud-ouest de Lyon, de Lyon à Saint-Étienne et aux montagnes d'Auvergne. Une forme *syé* (et *süè*) dans les montagnes du Beaujolais (région conservatrice) atteste que le *kl* de *klæ* s'est palatalisé en *çl*, qui s'est simplifié en *ç* et *sy* ; que *kl* de *klæ* est le produit d'une régression, qu'enfin l'aire de ce mot s'est étendue autrefois sur une grande partie du Lyonnais et du Forez.

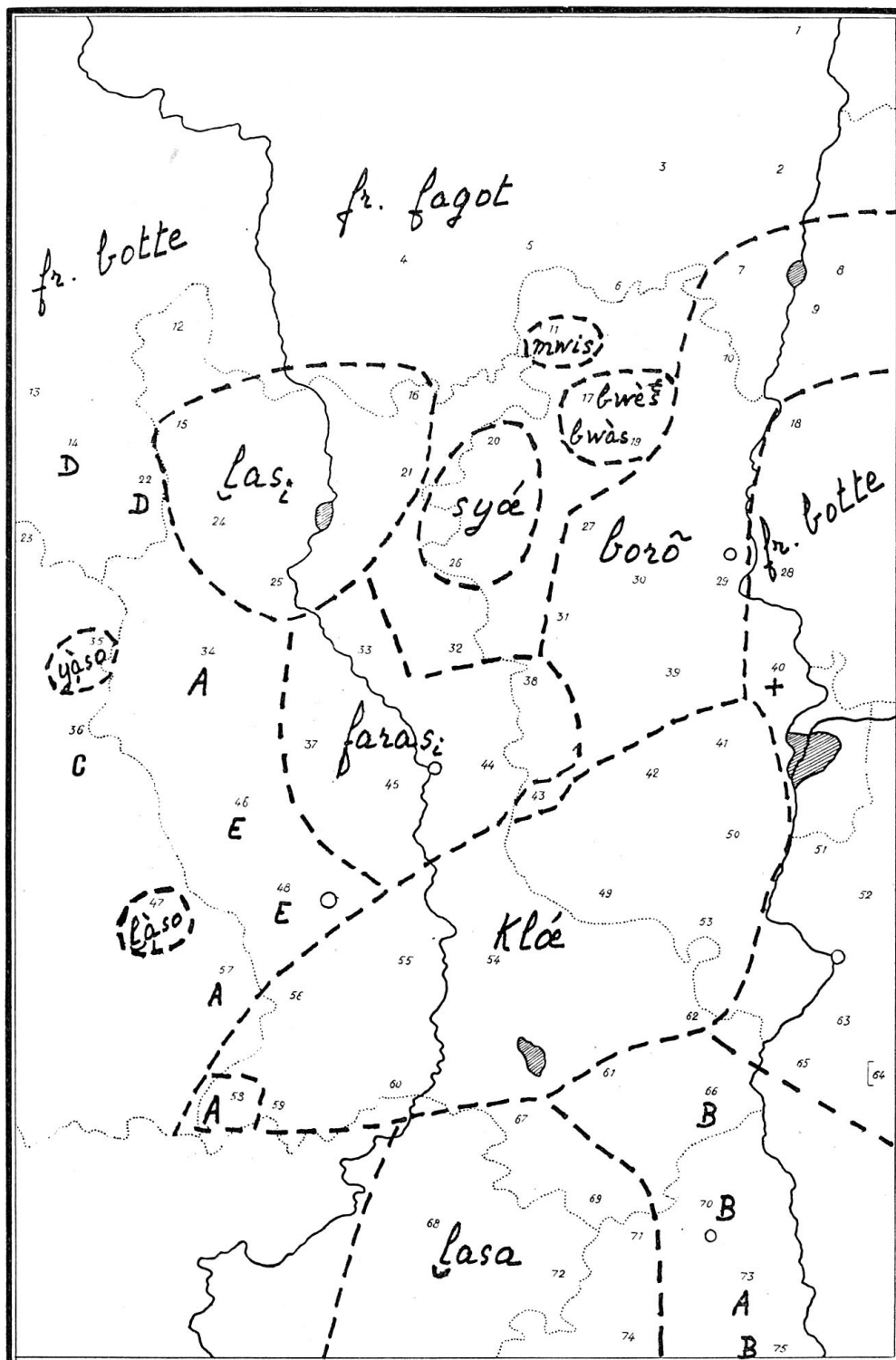
2<sup>o</sup> *lasi* (*lasa*, -o, *yaso*), qui dessine deux aires, l'une dans la région de Roanne, l'autre au sud de Saint-Étienne, et se trouve aussi dans deux localités du Puy-de-Dôme. La situation de ces aires et des deux localités indique que nous avons affaire à des débris d'une grande aire plus ancienne.

3<sup>o</sup> *farasi*, qui occupe une aire centrale autour de Feurs.

*klæ* est une des formes francoprovençales (au moyen âge *cloys*, *cluys* ; *clues* dans le *Compte de la réparation du donjon de Montbrison*, 1382-1383) d'un terme de tout le domaine gallo-roman <sup>2</sup>. *lasi* correspond à l'afr. *liace* « paquet de choses liées ». *farasi* est une création lyonnaise, membre d'une famille nombreuse, tout entière lyonnaise ou francoprovençale (*fará* « flamber », *faron* et *farè* « mèche de lampe »...), qui remonte au grec *pharos*,

1. En veux-tu une de plus, ami lecteur ? Dans un hôtel où le service m'avait paru quelque peu déficient, j'attendais que l'homme aux clefs d'or ait fini une conversation téléphonique, pour moi sans intérêt. Je pestais intérieurement contre le *service* et l'*accueil*. Et je m'entendis prononcer ce barbarisme macabre : « cet hôtel manque vraiment de *cercueil* ! »

2. FEW 2, 1, 793 a, \* CLÖDIU ; Hafner 102.



CARTE 4. — « Botte de paille » d'après la carte 91 de l'ALLY.

employé à Lyon pour désigner d'humbles feux domestiques <sup>1</sup>. Nous pouvons, à l'aide de ce que nous savons de l'origine de ces trois mots et de leur situation géographique actuelle, imaginer la place qu'ils occupaient sur la carte à une époque plus ancienne, avant que leur rencontre n'ait produit les hybrides dont nous allons parler. Il est évident que le frpr. *klæ* devait occuper toute la partie francoprovençale de la carte ; le terme d'ancien français *lasi* (*lasa* dans la région occitane) devait s'opposer à *klæ* sur les confins du domaine francoprovençal, dans le Velay, l'Auvergne, et même pénétrer dans le Roannais depuis longtemps accueillant aux influences françaises ; quant à *farasi*, création lyonnaise, il devait se chercher une place en déchirant l'aire primitivement homogène de *klæ*.

Les aires de *klæ*, de *lasi* et de *farasi* se rencontraient donc nécessairement. Les produits de ces rencontres sont faciles à reconnaître : il suffit de les chercher dans les espaces laissés libres aujourd'hui par les aires résiduelles de *klæ*, de *lasi* et de *farasi*. Les voici :

1° *çlasi* et *klasa* (sigle A) aux points 34, 57, 58, 73 sont formés de *kl* de *klæ* et de *-asi/-asa* de *farasi* ou de *lasa*.

2° *küaso* (sigle B) à 66, 70, 75 est formé de *k* et *æ* de *klæ* et de *-asa* de *lasa*.

3° *læ* (sigle C) à 36, est formé de *l* de *lasa* et de *æ* de *klæ*.

4° *yüas* et *luas* (sigle D) à 14 et 22, sont formés de *l* et *-asi/-asa* de *lasi/lasa* et de *æ* de *klæ*.

5° *çlurasi* (sigle E) à 46 et 48 est formé de *çlæ* et de *-rasi* de *farasi*.

Ainsi s'expliquent par leur situation géographique des formes qu'aucune filière phonétique n'est à même d'expliquer.

La prolifération d'hybrides n'est pas sans créer dans l'esprit des patoisants une incertitude. Quand chaque village utilise un mot ou une forme différente on ne distingue pas toujours celle qui est traditionnelle dans le village où l'on vit. L'« esprit de clocher » n'a pas matière où s'exercer. Le patoisant ne sait plus littéralement à quel saint se vouer ! Pour sortir de cette gêne il sera tenté de choisir un autre mot, indiscutable : terme de sens voisin, d'emploi plus général et ne suscitant pas de discussion, ou mot français. C'est ainsi que dans le nord-est de notre carte, où ont dû vivre *klæ* et *farasi*, apparaissent aujourd'hui : *bota* (qui est le français *botte*), *borō* (qui désigne la botte faite avec des débris) et encore le français

1. *Actes du VII<sup>e</sup> congrès international de Linguistique romane* (Barcelone, 1955), II, 551.



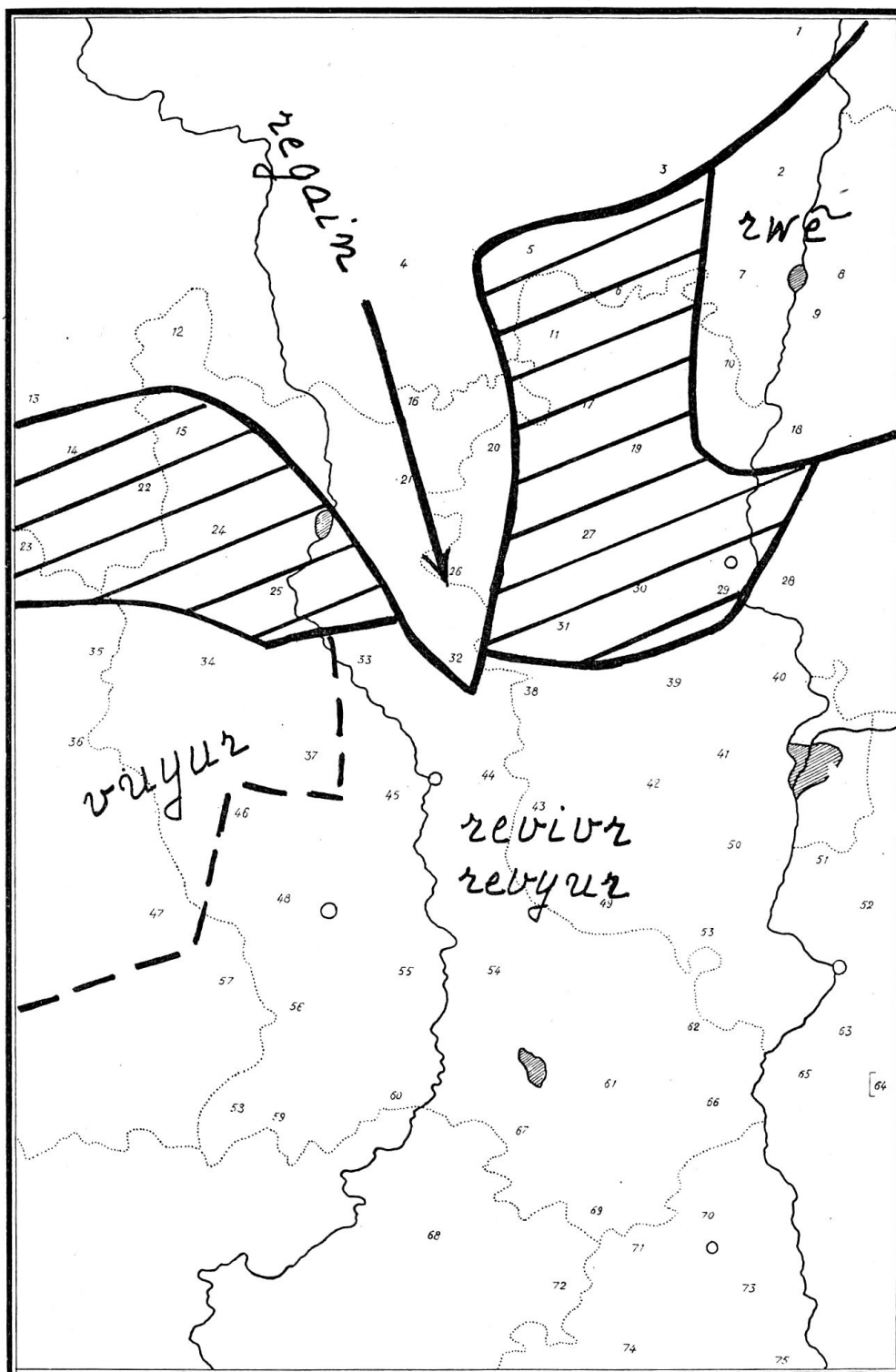
*fagot*... C'est le français qui sort souvent vainqueur de la rencontre des synonymes.

Son apparition est presque fatale toutes les fois que se rencontrent des formes trop nombreuses. Voyez la carte « regain », n° 42 de l'*ALLY*. Elle est occupée dans sa plus grande partie par le représentant du latin REVIVERE ou VIVERE. Au nord-est, dans la région de Mâcon, s'avance l'aire d'un mot de Lorraine et de Franche-Comté : *rwê*, *rêvê* (*vwayê* en Franche-Comté ; du germanique \*WAIDIMEN). Au contact de *rwê* ou, plus vraisemblablement, de l'ancien *vwayê*, le type VIVERE a produit un véritable feu d'artifice de formes hybrides : *vwavr*, *vwivr*, *vwèvr*, *vwàèr*... A la faveur du désarroi qui a suivi ce tohu bohu dans l'esprit des patoisants, le français *regain* s'est introduit. Il s'avance aujourd'hui jusqu'au point 32, en progressant depuis la Saône-et-Loire, non pas à travers la plaine largement ouverte par la Loire dans le Roannais, mais à flanc de coteau le long des montagnes du Beaujolais, en général conservatrices. Ce qui indique bien que cette progression ne doit pas être attribuée à la force du français envahisseur, mais à la faiblesse des patois envahis. Voir carte 5.

#### 4. LA PÉNÉTRATION DU FRANÇAIS DANS LES ZONES D'INCERTITUDE.

On s'étonne parfois du chemin que certaines aires de francisation dessinent sur la carte de notre pays, spécialement dans le domaine francoprovençal, qu'il s'agisse du lexique, de la morphologie ou de la phonétique. C'est ainsi qu'Albert Dauzat a été intrigué par le long et large chemin qu'a pris le *ch* français de Roanne à Grenoble <sup>1</sup>. Je voudrais montrer que ce chemin n'est pas seulement celui du *ch* français, mais qu'il est aussi celui d'autres traits de francisation ; qu'il est moins un chemin qu'une zone francisante, allongée le long de la frontière qui sépare, à l'ouest et au sud-ouest, le francoprovençal du provençal ; qu'il est le résultat d'une sorte d'effondrement de la région francoprovençale frontière, effondrement produit par le climat d'incertitude régnant là au sujet des mots et des formes francoprovençales et occitanes. J'étudierai pour cela les cartes « soc de l'araire », « personne », « chanter ».

1. *Essais de géographie linguistique*, Deuxième série, Paris 1928, p. 72 et ss.



CARTE 5. — « Regain » d'après la carte 42 de l'ALLY. Cette carte 5 montre :

- 1) les aires des deux types *rwè* et *reviur/revyur* (vocalisation de *v* dans *vr*) ;
- 2) la zone d'incertitude où prospèrent les hybrides. Une forme *vuyur* se trouve à l'ouest, entre l'aire d'incertitude et l'aire de *revyur* ; *vuyur* peut être un hybride de l'hybride *vwivur* et de *revyur/rèvyur* : *vu* + *yur* ;
- 3) l'aire de l'envahisseur *regain* qui déchire la zone d'incertitude.

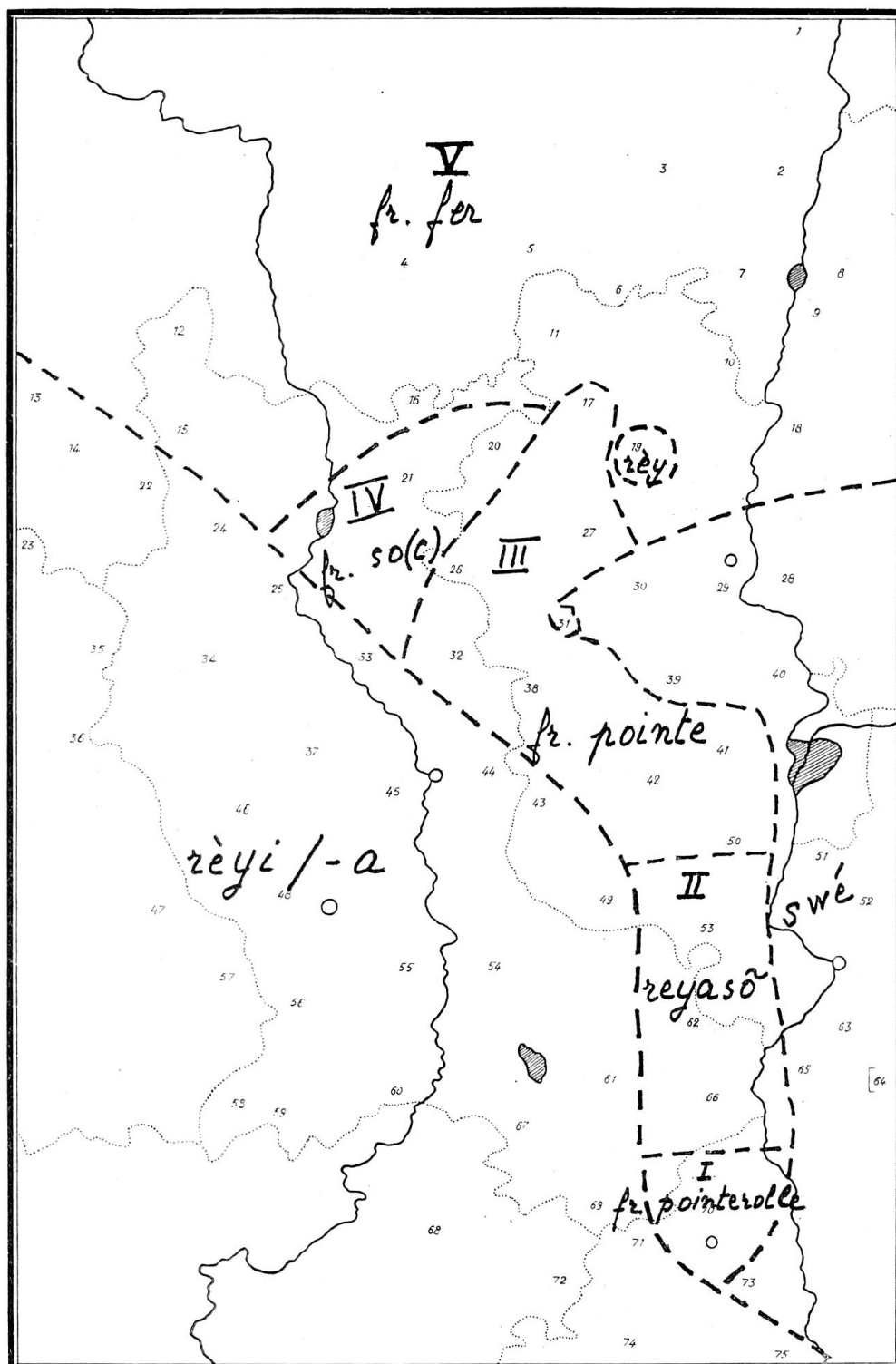
*ALLy* 141 « soc de l'araire ».

Deux mots plus anciens que les autres à cette place se partagent inégalement le domaine. *re|a|reyi* représentant du latin *REGULA* « règle, barre » (le soc de l'araire est formé d'une barre de fer aiguisée à sa pointe) occupe la moitié sud-ouest de la carte ; un îlot témoin, au point 19, dans le Beaujolais, indique que l'aire de ce type a été plus vaste autrefois. C'est un mot occitan qui a pénétré largement dans notre région, déportant ainsi vers l'est (pour lui, du moins) la frontière habituelle de l'occitan. L'ancien mot francoprovençal traditionnel, qui vient de *soccus* et présente une diphthongaison normale en francoprovençal, *swè*, *süè*, *syè*, *éé* (afpr. *suec*, Hafner 52) se trouve repoussé aujourd'hui dans une aire en recul, située au nord de Lyon, et aussi au sud, à l'est du Rhône et, de là, se prolongeant, non sans interruptions, jusqu'en Savoie et en Suisse.

Entre les aires des deux types *REGULA* et *SOCCUS*, dans une troisième aire en forme d'entonnoir, nous trouvons cinq mots, dont quatre sont français. Les quatre mots français sont : *pwïtarole* (fr. *pointerolle* « petit pic employé dans les mines ») à la sortie de l'entonnoir, au point 70, en Ardèche ; *pwëti* (fr. *pointe*) dans la partie moyenne de l'entonnoir, en Lyonnais ; *so* (fr. *soc*) aux points 20 et 21, dans les monts du Beaujolais ; enfin *fèr*, *far*, *for* (fr. *fer*) dans le nord de la carte. Le mot patois est *rèyasō*, dérivé de *rèyo* ; il se trouve dans trois localités, entre *pwïtarolo* et *pwëti* ; il montre que le patoisant peut faire appel à un autre mot patois pour sortir de l'embarras que lui cause la présence de deux synonymes.

L'aire d'envahissement des mots français *fer*, *soc*, *pointe* (sans même compter *pointerolle*, séparé du gros de la troupe par le dérivé *reyasō*) présente une forme curieuse. Comme celle de regain elle ne peut avoir pour origine que la gêne causée par la synonymie dans les régions où se rencontraient *rèyi* et *swé/süè*, etc. <sup>1</sup>. Voir carte 6.

1. Cette gêne ne doit pas être l'apanage des Lyonnais ni des Foréziens. Elle a dû se manifester ailleurs, partout où l'occitan *re|a* rencontre le francoprovençal *swé*. C'est peut-être bien elle qui explique la présence (*ALF*, carte 1901) du fr. *soc* dans l'Isère à 950, dans la Drôme à 847 et 857, dans les Hautes-Alpes à 971 et 981, ainsi que celle du substitut *sapè* dans l'Isère à 940 et 942, sans compter la forme *réglo*, pour *rèlo*, dans la Drôme. Mais il faut attendre la publication de l'atlas de la Provence avant de se prononcer sur l'histoire de ces formes.



CARTE 6. — « Soc » d'après la carte 141 de l'ALLY.

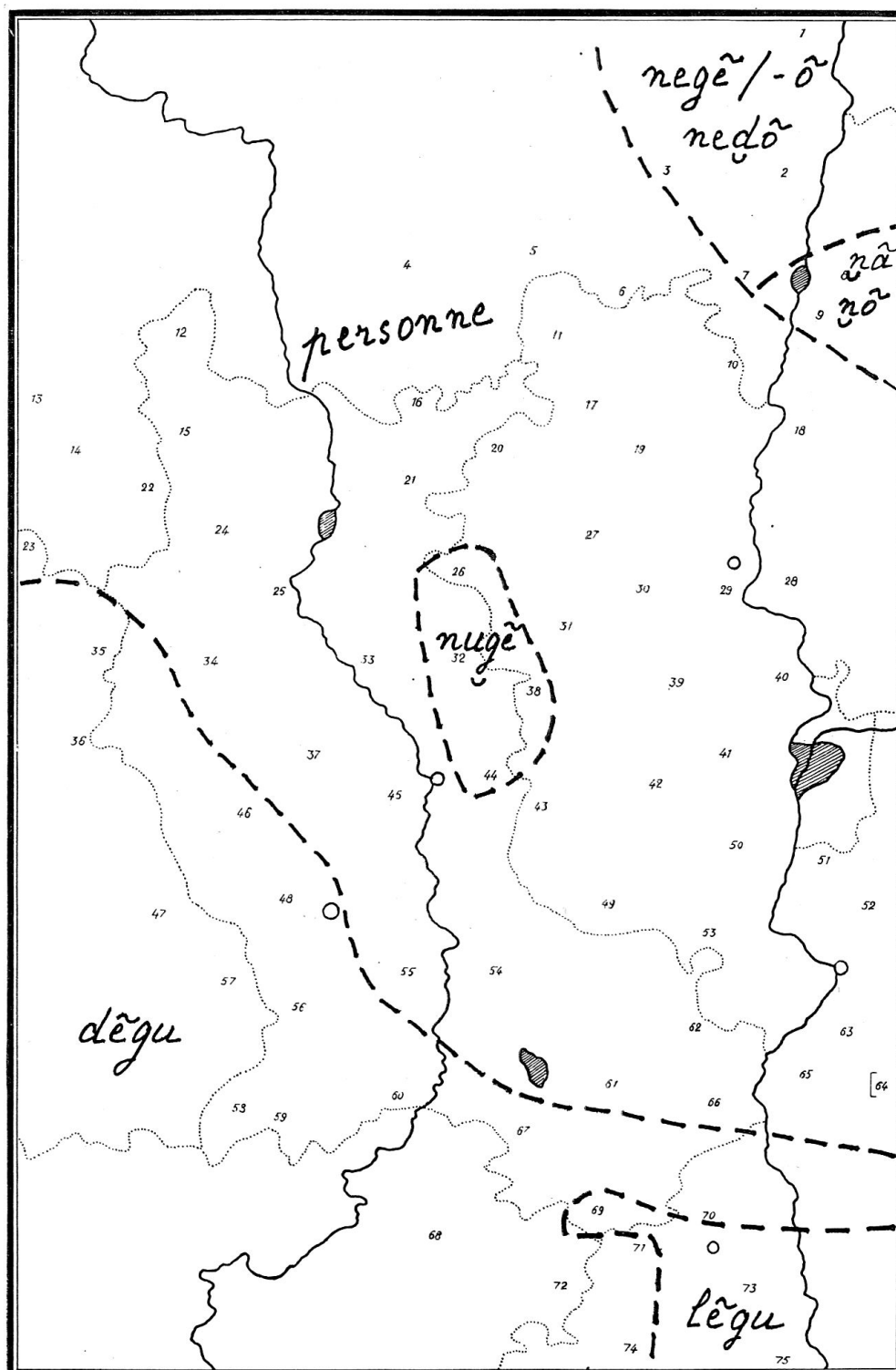
*ALLY* 1241 et *ALF* 1665 « personne ».

La carte de l'*ALLY* a pour titre « y a personne » : c'est la réponse que fait quelqu'un à qui on a demandé « y a quelqu'un ? » ; la question de l'*ALF* a été posée dans le contexte « personne ne me croit ». Dans l'un et l'autre contexte, les réponses sont identiques. Les cartes qui en résultent sont superposables, et elles sont complémentaires, car celle de l'*ALLY* est plus fouillée, tandis que celle de l'*ALF* présente un plus vaste domaine. Il faut donc les utiliser ensemble. Voir cartes 7 et 8. L'une et l'autre nous montrent que le français *personne* s'avance au milieu des patois francoprovençaux à travers le Lyonnais et le Forez, puis le Dauphiné, et le nord du Vivarais jusqu'à la frontière de l'occitan, qu'il dépasse quelque peu dans le Vivarais. Quel curieux chemin pour cet envahisseur ! Mais comme il semble élargir et prolonger celui que nous avons déjà noté, dans le cas du soc, entre un type occitan et un type francoprovençal ! Il nous faut examiner de plus près les mots qui bordent ce chemin et ce chemin lui-même.

Au nord de l'aire *personne* nous trouvons : 1<sup>o</sup> *nègē/nègō/nēdō*, dans une petite aire de Saône-et-Loire, 2<sup>o</sup> *γō* dans le reste du domaine francoprovençal, c'est-à-dire dans les départements de l'Ain, de la Savoie, de la Haute-Savoie et en Suisse. Au sud de l'aire *personne* nous trouvons : 3<sup>o</sup> une grande aire *dēgu/degū*, et 4<sup>o</sup> quelques attestations de *lēgu* et *nīgu*. A l'intérieur de l'aire de *personne*, l'*ALLY* nous présente, dans la région conservatrice des monts du Lyonnais, quatre attestations de *negē* sous la forme *nugē/nudē*.

Pour nous reconnaître dans cet apparent désordre, il faut nous rappeler que le latin tardif *NEC UNUS* («... non reliquerunt nec unum qui salvus fieret », *FEW* 7, 82) a donné *negun* (et, par dissimilation, *degun* et *legun*) dans une grande partie de la Romania, et notamment dans les parlers de la France au sud de la Loire, ainsi qu'en Bourgogne et Franche-Comté, et en ancien normand ; et encore qu'il a donné *neun*, *niun*, *nyon* en ancien francoprovençal.

C'est donc l'ancien *negun*, occitan et bourguignon, qui survit en Saône-et-Loire, dans deux localités enquêtées par Edmont au sud de la Savoie, et dans la petite zone conservatrice située sur les monts du Lyonnais, en plein milieu de l'aire de *personne*. C'est l'ancien francoprovençal *neun* qui demeure, près de Mâcon, aux points 8 et 9 de l'*ALLY*, extrémité occidentale de la grande aire actuelle de *γō*. C'est la forme occitane dissimulée *degun* (*dēgu*, ancien \**dengun* par assimilation de nasalité) qui occupe toute la



CARTE 7. — « Personne » d'après la carte 1 241 de l'ALLY.



partie occitane de la carte de l'ALLy, sauf les trois localités 69, 73, 75 où se trouve une autre forme dissimulée, *lēgu*. Et c'est enfin l'envahisseur français *personne* qui a pénétré du nord-ouest au sud-est, ne laissant subsister qu'une petite aire *negun* (devenu \**nēgun* par assimilation de nasalité, puis *nugē* par métathèse), comme une île au milieu d'un fleuve débordé.

A la simple énumération de ces formes *negā*, *ŋō*, *nugē*, *dēgu*, *lēgu*, toutes situées sur le bord ou l'intérieur de l'aire de *personne*, nous devinons la cause de l'irruption de l'envahisseur français. Il était présent en Bourbonnais sur la frontière nord-ouest ; il a pénétré dans la zone d'insécurité, le long de la frontière où se rencontraient les mots occitans *dēgu* et *lēgu* d'une part, le frpr. *ŋō* et le bourguignon *negā* ou *nugē* ; il a poursuivi son chemin dans le sud du Dauphiné et le nord du Vivarais, jusqu'à la région où il n'a plus eu en face de lui que la seule forme occitane.

Une preuve de la rencontre des formes issues de NEC UNUS en Lyonnais, dès le moyen-âge, nous est fournie par les œuvres de la lyonnaise Marguerite d'Oingt, où nous trouvons à peu de distance les unes des autres, trois formes : *neguns/negunt* 4 fois, *neuns* 1 fois, *persona* 1 fois. Les voici :

Quar Deus est si granz que il est pertot, la qual chosa neguns doyt avoir for que il toz souz (§ 27).

Quar Deus dit en l'evangelo que neguns cognoit lo fil maques li pares... (§ 39).

Et neguns non eret qui sout quanz cors deveit avoir en la tonba (§ 157).

Les granz viutas et ordures que il li amenavet devant per diverses maneres non oserit negunt recontar (§ 53).

La grant pour que illi aveit neuns n'oserit recontar (§ 93).

et tanto li play se cloyt et sanavet si beyn que persona no se poeyt percevre (§ 50).

Ainsi à l'époque où écrivait Marguerite (fin du XIII<sup>e</sup> ou tout début du XIV<sup>e</sup> siècle : elle mourut en 1310), *negun* est dominant en Lyonnais du nord<sup>1</sup>, mais la vieille forme traditionnelle francoprovençale *neun* est

1. Marguerite est née et a passé son enfance et sa jeunesse à Oingt, bourg fortifié situé à une trentaine de km au nord-ouest de Lyon, dans le Beaujolais. Elle a vécu toute sa vie religieuse jusqu'à sa mort dans la chartreuse de Mionnay, aujourd'hui disparue, qui était située à une quinzaine de km au nord-nord-est de Lyon, dans l'actuel département de l'Ain. Les patois des régions d'Oingt et de Mionnay sont très proches l'un de l'autre ; au Moyen Age les parlers francoprovençaux de ces deux régions devaient être très ressemblants et ne guère différer de l'usage de Lyon.



toujours vivante, et le français *personne* est déjà là, tout prêt à remplacer l'un et l'autre.

Et voici une preuve du polymorphisme qui régnait encore dans la région lyonnaise à une époque plus récente. Le lyonnais Cochard a noté *niun* (probablement prononcé *ɲō*) dans un dictionnaire manuscrit qu'il écrivait au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Et Nizier du Puitspelu, qui publia son *Dictionnaire du patois lyonnais* en 1890, y a consigné les formes suivantes : *negun* à Mornant, *niguen* à Craponne, deux villages situés tout près de Lyon dans la direction sud-ouest, là où nous n'avons plus trouvé que *personne* en 1946-1949. La trouée que fait *personne* en domaine francoprovençal, le long de la frontière de la langue d'oc, si elle a commencé au moyen-âge, est donc récente dans sa forme actuelle : elle doit avoir sa cause dans la gêne produite par la présence, en cette région, de trop de formes divergentes pour la même notion.

Mais quittons Lyon et la région la plus voisine de cette ville pour considérer les parties du Dauphiné et du Forez qui sont aujourd'hui comprises dans la poche creusée par l'envahisseur *personne*. Nous allons voir que là aussi l'envahisseur n'a triomphé que récemment de ses adversaires trop disparates.

Dans le nord du Dauphiné, plus précisément dans les Terres Froides, qui d'après l'*ALF* ne connaissent que *personne*, André Devaux qui enquêtait un quart de siècle avant Edmont a trouvé *ɲō* « presque partout » (voyez le paragraphe 4190 du *DTF*) et seulement 10 fois *persqna* (§ 4445).

Plus au sud, A. Duraffour, qui a enquêté dans cette région entre 1930 et 1939, a encore trouvé une fois *ɲō* dans le nord de la Drôme, mêlé à des *dēgu* et à des *lēgœ* (*GFPF* 2471, 5779, 6777). Preuve nouvelle de ce polymorphisme gênant, qui se termine par l'adoption du français *personne*.

Au Sud-ouest, à Saint-Étienne, ville qui a conservé ses patois jusqu'à une époque très récente, nous avons la forme *lēgā* bien attestée depuis le début du XVII<sup>e</sup> siècle jusqu'au XX<sup>e</sup>. Voyez Veÿ (p. 420), *lengun*, *leingun* au XVII<sup>e</sup> s., Straka p. 122 *lēgün*, *laingün* au XVIII<sup>e</sup> s., enfin Duplay *leingün*, *leigün*.

A l'aide de ces documents on peut refaire la carte « personne », au moins dans ses grandes lignes, avant l'invasion de *personne*. *ɲō* occupait le département de l'Ain et la partie francoprovençale de celui de l'Isère, peut-être le Beaujolais ; *negā* occupait presque tout le Lyonnais et le Forez de langue francoprovençale ; *lēgū* occupait une aire allant de Saint-Étienne à l'Oi-

sans, *děgũ* occupait son aire actuelle. On voit que quatre types s'affrontaient dans cette région où *personne* est venu mettre son ordre.

L'exemple de *personne* peut-il nous aider à expliquer le cas, beaucoup plus ancien et plus difficile, de la trouée que font les *ch* français dans cette même région ? Je le crois et je vais tenter de le montrer.

*ALLY* 1215 « je chante ». L'invasion de *ch* français dans le domaine franco-provençal.

On se rappelle l'étude qu'Albert Dauzat fit autrefois des « sous-produits de  $\kappa$  palatalisé » et de l'extension de *ch* français dans le domaine franco-provençal. Après avoir évoqué les diverses « poussées » du français dans le centre et l'est de la France, Dauzat en venait à celle qui, selon lui, a porté le *ch* français de Thiers jusqu'à Grenoble.

« Mais, de toutes, la poussée la plus importante s'est produite plus au sud par la plaine du Forez, vaste déchirure — suivant l'excellente formule de M. Duraffour — qui a ouvert une faille entre le *ts-s* francoprovençal jusqu'au cœur du Dauphiné ». (*Essais de géographie linguistique, Deuxième série*, Paris, Champion, 1928, p. 72).

Et, plus loin, Dauzat s'efforçait de trouver « les grandes routes » et les « centres industriels, devenant de nouveaux foyers d'expansion », qui pourraient expliquer la forme si curieuse de l'aire de *ch* en domaine franco-provençal.

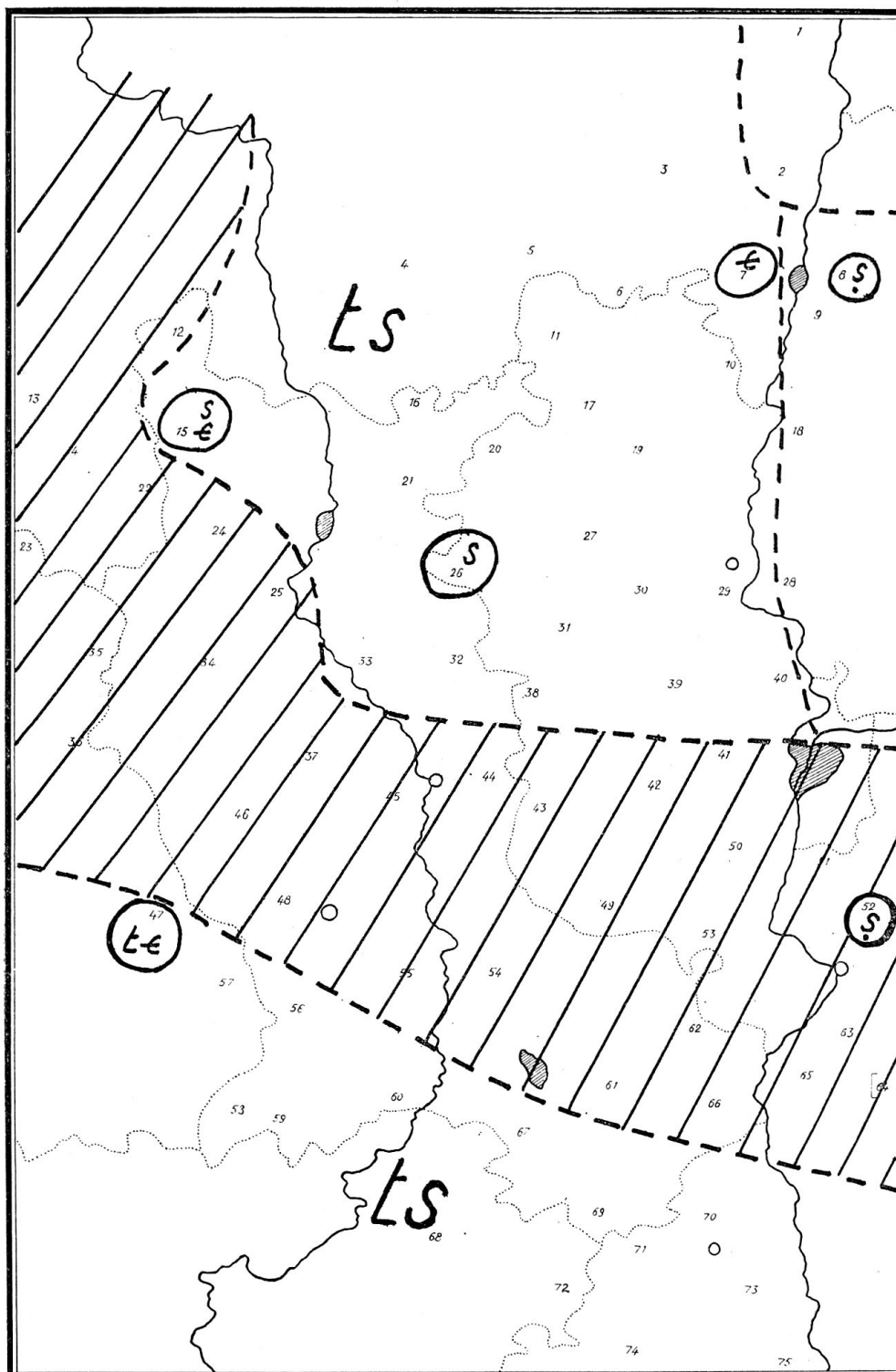
Ayant eu à examiner ce problème, je n'ai point apporté de solution, mais j'ai essayé de montrer qu'aucune des deux explications présentées (route de Thiers à Grenoble, ou rayonnement de *ch* autour de Thiers, de Saint-Étienne, de Lyon, de Grenoble) n'était à l'abri de la critique. En effet, il n'y a pas de « route » de Thiers à Grenoble ; d'autre part, les villes présentées comme centres de rayonnement sont sur le bord de l'aire *ch* et n'ont donc pu le « rayonner »<sup>1</sup>. Aujourd'hui je puis aller plus loin et présenter une solution nouvelle, celle-ci : dans la région frontière où les nombreux produits francoprovençaux de  $K + A$  (*ts*, *s*, *ʃ*, *ey*) s'opposaient au produit occitan plus uniforme (partout *ts*, sauf une petite zone de *te* en Auvergne) et créaient une zone d'incertitude, le *ch* français est venu au secours en supprimant l'incertitude.

1. Voir ma *Géographie phonétique du Forez*, 1941, p. 72 et 73.

La preuve de ce que j'avance nous est fournie par la configuration de l'aire *ch*. Qu'on se reporte à la carte 233 de l'*ALF* « chanter » et à la carte 1215 de l'*ALLY* « je chante » (cette dernière est plus précise pour le Lyonnais et le Forez). Voir cartes 9 et 10. On voit immédiatement que le bord sud de l'aire de *ch* épouse sans sinuosités le tracé de la frontière de la langue d'oc, du moins dans la traversée du Forez, et du département de l'Ardèche ; en Dauphiné, l'aire de *ch* plonge un peu plus au sud. On voit aussi que l'autre bord (le bord nord, si l'on veut) de l'aire de *ch* a un tracé moins direct, et même sinueux, du moins dans la traversée du Forez et du Lyonnais, ce qui donne à la coulée de *ch* une forme curieuse, tantôt large, tantôt étroite. On voit encore que, dans la région qui borde au nord la coulée de *ch*, les phonèmes francoprovençaux sont divers : à côté de *ts* il y a *é*, *s*, *ş*. On voit enfin qu'au sud de Lyon, le point 52 conserve *ş*, île au milieu de la coulée des *ch* français. Il apparaît ainsi que, dans la carte de notre *ALLY* du moins, le *ch* français est un remplaçant, il a pris la place d'un vaincu ou d'un disparu : que ce disparu n'est pas le *ts* occitan, toujours en place sur sa frontière ; qu'il est (qu'ils sont) les phonèmes franco-provençaux trop divers qui ont reculé sans ordre jusqu'à la ligne actuelle de repli, qui, elle, ne correspond à rien sinon à l'arrêt provisoire du *ch* français.

J'en étais là de mes réflexions lorsque tout récemment, pendant le mois de mai de cette année 1970, M. Tuaillon, expliquant à mes grands élèves l'extension du *ch* français, a donné de la pénétration du *ch* en francoprovençal une explication qui, sous une forme peut-être un peu différente, rejoint celle que je viens de présenter. Je tenais à faire cette remarque d'abord pour ne pas accaparer la gloire (si gloire il y a !) de cette explication et aussi pour montrer que l'étude des cartes faite par M. Tuaillon et par moi-même, travaillant chacun de notre côté et sans aucune entente préalable, nous avait amenés l'un et l'autre à une conclusion semblable. Il faut donc croire que cette conclusion s'impose avec une certaine évidence !

Ainsi tout le long de la frontière du monde occitan, dans nos parlers francoprovençaux abandonnés à eux-mêmes maintenant que Lyon a abdicqué son rôle de parler directeur, règne pour certains mots, pour certaines formes, un climat particulier, où dominant l'insécurité, le doute, le



CARTE 9. — D'après la carte 1215 de l'ALLY « je chante ».

/// = français ε.



désarroi parfois, climat propice à tous les abandons <sup>1</sup>, à tous les appels au suzerain puissant et fort, indiscutable <sup>2</sup>. Et le suzerain, français, est toujours prêt à intervenir, comme au XIII<sup>e</sup> siècle le roi de France, lorsque les bourgeois de Lyon faisaient appel à lui dans leurs démêlés avec l'archevêque !

C'est ainsi que pour certains mots, pour certaines formes, nos patois semblent avoir reculé tout le long de la frontière, ce qui peut faire croire que le francoprovençal n'a jamais eu de frontière bien nette. Il n'en était sans doute pas ainsi autrefois, lorsque Lyon parlait et écrivait le franco-provençal, et faisait sentir au loin son influence.

P. GARDETTE.

Intervention de M. G. Tuaillon au congrès de Montpellier :

« Les faits que nous a présentés Mgr Gardette illustrent le comportement des patois le long d'une frontière linguistique importante : la conscience de ne pas parler comme ses voisins et les nécessités de l'intercompréhension font naître des solutions de compromis : ce sont les hybrides lexicaux, dont le nombre et la diversité ont, en Lyonnais et en Forez, de quoi étonner les dialectologues les plus habitués à ces phénomènes.

Mais ce qui est plus important encore, c'est l'approximative ressemblance de l'aire délimitant la pénétration en francoprovençal de la forme française *personne* et de l'aire francoprovençale qui dit *ε* comme en français et non pas *ts*. Double pénétration d'un mot-outil grammatical français et d'une articulation consonantique française. A cause de la fréquence d'emploi de chaque trait, phonétique et grammaire ont plus d'importance pour caractériser une langue que la lexicologie. La ressemblance géographique de ces deux phénomènes étrangers l'un à l'autre, mais importants l'un et l'autre, montre avec quelle facilité se crée le long d'une frontière linguistique une zone de fragilité des patois, une zone de perméabilité au français officiel, qui a tôt fait de s'y insinuer et de s'y installer ».

1. Voici un autre cas où apparaît le désarroi dans la zone où se rencontrent plusieurs dénominations pour le même objet. La carte 138 de l'*ALLY* présente les noms du sep de l'araire. Deux mots anciens de sens précis se partagent le domaine : un mot latin, *dēta*, DENTALE, à l'ouest, dans la région occitane conservatrice ; un mot germanique, *alamō*, à l'est. Entre les deux s'élargit une aire, orientée nord-est sud-ouest, où l'on trouve des termes de sens général ou approximatif, souvent empruntés au français (*plot*, *stok*, *banc*, *sabot*, *talon*, *pūa* « dent ») et une expression imagée (*cul d'araire*).

2. Il n'est que juste de rappeler ici tout ce que cette étude doit à Karl Jaberg et à ce qu'il a écrit des « aires marginales ». Voyez *Aspects géographiques du langage*, Paris, 1936, p. 70 et suivantes.

## ABRÉVIATIONS

- ALF* = *Atlas linguistique de la France*, par Gilliéron et Edmont, Paris, 1902-1910.
- ALLy* = *Atlas linguistique et ethnographique du Lyonnais*, par P. Gardette, P. Durdilly, S. Escoffier, H. Girodet, M. Gonon, A.-M. Vurpas. Vol. I-IV Paris, C. N. R. S., 1950-1968.
- ALMC* = *Atlas linguistique et ethnographique du Massif Central*, par P. Nauton. Vol. I-IV, Paris C. N. R. S. 1957-1963.
- Compte de la réparation du donjon de Montbrison*, 1382-1383 = E. Fournial et M. Gonon, *Compte de la réparation du donjon et de la construction de la Chambre des comptes de Montbrison (1382-1383)*. Paris, Klincksieck, 1967.
- DTF* = A. Devaux, A. Duraffour et P. Gardette, *Les patois du Dauphiné*; tome I, *Dictionnaire des patois des Terres froides*, tome II, *Atlas linguistique des Terres froides*, Lyon 1935.
- Duplay = Pierre Duplay, *La clà do Parlâ gaga*, Saint-Étienne, 1896.
- FEW* = Walther von Wartburg, *Französisches Etymologisches Wörterbuch*, Bonn, Basel, 1928-....
- GFPF* = A. Duraffour, *Glossaire des patois francoprovençaux*, p. p. L. Malapert et M. Gonon, sous la direction de P. Gardette. Paris, C. N. R. S., 1969.
- Hafner = Hans Hafner, *Grundzüge einer Lautlehre des Altfrankoprovenzalischen*. Romanica Helvetica, vol. 52. Berne, Francke, 1955.
- Marguerite d'Oingt = *Les œuvres de Marguerite d'Oingt*, publiées par Antonin Duraffour, Pierre Gardette et Paulette Durdilly. Paris, Les Belles Lettres, 1965.
- Straka = Georges Straka, *Poèmes du XVIII<sup>e</sup> siècle en dialecte de Saint-Etienne (Loire)*. Tome II, *Glossaire*. Paris, Les Belles Lettres, 1964.
- Veÿ = Eugène Veÿ, *Le dialecte de Saint-Etienne au XVII<sup>e</sup> siècle*. Paris, Champion, 1911.